
La poésie en péril: Bonnefoy (encore) devant Valéry

Michela Landi



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/studifrancesi/52201>

DOI : 10.4000/studifrancesi.52201

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2023

Pagination : 44-55

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Michela Landi, « La poésie en péril: Bonnefoy (encore) devant Valéry », *Studi Francesi* [En ligne], 199 (LXVII | I) | 2023, mis en ligne le 01 avril 2024, consulté le 06 avril 2024. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/52201> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.52201>



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

La poésie en péril: Bonnefoy (encore) devant Valéry

... non sans savoir que les idées qu'on adopte,
comme celles qu'on croit devoir contester,
ne sont que des scories du travail de la vie¹

Abstract

Faced with what is now a legendary aversion which culminates in Bonnefoy's famous remark: «We need to forget Valéry», some critics focus on the affinities or differences between the two poets, while others emphasize the complexity of the relationship, between «objections» and «affection». This article revolves around this Gordian knot, within the context of a shared historical perspective: that poetry is in danger. Reconstructing the oedipal foundation of a relationship which remains unilateral, the author traces in Yves Bonnefoy a three-phased approach: fascination, conflict and, finally, compassion. And this, in the name of poetry, which must be defended through the acquisition, in both Valéry and Bonnefoy, of conscience and thought.

Face à l'aversion, devenue proverbiale², d'Yves Bonnefoy à l'égard de Paul Valéry, il s'agit de retracer, dans cet article, les différentes étapes d'une relation qui s'avère être plus complexe qu'il ne le paraît. C'est, notamment, dans cette relation, un mouvement d'appréhension à trois temps que nous allons détecter: fascination, lutte et, finalement, compassion.

1. Entre fascination et rejet

Les réserves de la part des critiques face à la vulgate que nous venons d'évoquer ne manquent pas³. Alors que Ferdinand Soll s'attache à mettre en relief les affinités entre les deux poètes⁴, Christina Vogel se pose la question: «Ignore-t-il [Valéry] vraiment 'le mystère de la présence'?»: «Et si Valéry ne mésestimait ni la signification particulière ni la valeur de l'être-présent-au-monde?». Loin de vouloir «abolir et dénigrer le présent»⁵ tout, chez lui, serait une quête du commencement. De son côté, Dominique Combe met l'accent sur l'affinité incontestable entre les deux «mathématiciens»: notamment,

(1) J. Thélot, *Yves Bonnefoy et l'époque de la science. Une question*, in M. Finck, P. Werly (dir.), *Y. Bonnefoy, Poésie et dialogue*, Strasbourg, Presses Universitaires, 2013, p. 191.

(2) Cf., entre autres, M. Jarrety, *Paul Valéry*, Paris, Fayard, 2008, p. 1008.

(3) *Faut-il oublier Valéry?* est le titre d'un numéro spécial des «Études Valéryennes» (n. 100, oct. 2006), sous la dir. de M. Joqueviel-Bourjea. Ce numéro se propose d'offrir, selon son descriptif, une «Variation autour de l'idée "Valéry" – telle qu'au moins deux générations de critiques ou de poètes ont pu la cultiver, [...] une tentative de réponse à la question (rhétorique?) posée par Yves Bonnefoy, il y a plus de quarante ans: «Faut-il oublier Valéry?»».

(4) F. Stoll, *Paul Valéry: De la poétique à la poésie*, «Studia Romanica» II, 2003 (pp. 17-21), p. 21. Ce dernier met en valeur, notamment, le même intérêt pour les grands poètes symbolistes; le dédoublement du sujet dans *Du mouvement et de l'immobilité de Douve*; la pratique commune du poème en prose, la critique d'art.

(5) C. Vogel, «*Et je pense qu'il fut dans notre temps le seul vrai poète maudit...*»: *essai sur la poésie de Paul Valéry*, «Versants: revue suisse des littératures romanes» 23 (1993) (pp. 45-57), p. 52.

sur leur rapport à la science⁶, pratique nécessaire en vue de prendre «de biais» l'illusion conceptuelle. D'autres s'attachent à relever plutôt la complexité de ce rapport, qui se manifesterait dans les termes d'une double postulation. Là où, par exemple, Michèle Finck remarque à propos de Rilke que le «reflet de Valéry qui est en Rilke» exerce sur Bonnefoy «une forme de fascination et un rejet» – tension qui donnerait alors «à la filiation discrète Baudelaire-Valéry-Rilke-Bonnefoy toute sa force de remise en question de la poésie européenne du xx^e siècle»⁷ – Bertrand Marchal analyse, dans un article significativement intitulé *Hantise de Mallarmé*⁸, la psychomachie bonnefoyenne selon la dichotomie: «objections-affection»⁹. Par un mouvement herméneutique à trois temps Bonnefoy travaillerait, selon Marchal, à l'appréhension ou intériorisation de l'Autre, donné d'abord comme excarné au nom du concept et du textualisme (souvent traités comme des analogues), dans une dimension incarnée, psycho-existentielle¹⁰: si tant est que le poète de l'absence devient, par ce mouvement même, poète de la présence. Face à une «hantise» de second degré, qui est d'avoir à faire à une présence qui se nie en tant que telle à son appel, Bonnefoy engagerait avec l'absent «un perpétuel combat», lequel est donné d'ailleurs comme «intérieur à la poésie et intérieur à chaque poète». Comme Bonnefoy lui-même l'écrit, «tout poète se divise, se déchire, entre ce vœu d'incarnation et ces rêves d'excarnation». Il s'agirait de ne pas succomber à la tentation de l'«imaginaire métaphysique»¹¹ par une sorte d'«exorcisme»¹², en vue de «résister aux efforts de la raison autant qu'au malheur des échecs sans fin»¹³. Le «besoin de Rimbaud» et «la hantise de Mallarmé»¹⁴ seraient finalement, selon Marchal, les extrêmes «indissociables et complémentaires» de cette psychomachie, où l'un serait la «nécessaire contrepartie, sinon le contrepoison» de l'autre¹⁵.

2. Une filiation controversée

À propos des méfaits de l'imaginaire contre lesquels il convient d'opposer résistance, «ce serait là – note Bonnefoy dans *La hantise du ptyx* – devoir penser à bien d'autres

(6) «Et je n'ai jamais cessé, quant à moi, de penser que je me comprendrais mieux, et comprendrais mieux la poésie, si je fréquentais quelques sciences – ou tout au moins en pressentais mieux les aspects». Y. Bonnefoy, *Lieux et destins de l'image. Un cours de poétique au Collège de France 1981-1993*, Paris, Seuil, 1999, p. 274. Cf. D. Combe, *Bonnefoy, Barthes et Valéry: la Poétique au Collège de France*, in P. McGuinness, E. McLaughlin (dir.), *The Made and the Found*, Cambridge (U.K.), Legenda, 2017 (pp. 111-121), p. 111. Cf. également Y. Bonnefoy, *Y a-t-il une vérité poétique?* In Id., A. Lichnerowicz, M.-P. Schützenberger (dir.), *Vérité poétique et vérité scientifique*, Paris, PUF, 1986 (pp. 43-61), p. 43 et J. Thélot, *Yves Bonnefoy et l'époque de la science*, in M. Finck, P. Werly (dir.), *Yves Bonnefoy. Poésie et dialogue* cit., pp. 191-194.

(7) M. Finck, *Épiphanies musicales en poésie moderne, de Rilke à Bonnefoy*, Paris, Champion, 2014, p. 137.

(8) B. Marchal, *Hantise de Mallarmé*, in P. Labarthe, O. Bombarde (dir.), *Yves Bonnefoy, Écrits récents (2000-2009)*, Genève, Slatkine, 2011, pp. 335-344. Marchal se réclame notamment de *La hantise du ptyx*, Bordeaux, William Blake and Co., 2003 et de *Le Secret de la pénultième*, Paris, Abstrême & Bobance, 2005. Voir aussi, d'Y. Bonnefoy, *La poétique de Mallarmé: quelques remarques 1992-1993*, in *Lieux et destins de l'image* cit., Paris, Seuil, 1999, pp. 239-271.

(9) Au sujet de l'empathie chez Y. Bonnefoy, cf. O. Bombarde, *Figures de l'interlocuteur: l'empathie à l'œuvre*, in *Yves Bonnefoy, Écrits récents* cit., pp. 145-166.

(10) B. Marchal, *Hantise de Mallarmé* cit., p. 337.

(11) *Ibidem*, p. 342. Cf. Y. Bonnefoy, *L'imaginaire métaphysique*, Paris, Seuil, 2006, pp. 9-10.

(12) B. Marchal, *Hantise de Mallarmé* cit., pp. 343-344.

(13) Y. Bonnefoy, *L'imaginaire métaphysique* cit., p. 121.

(14) «De la révérence pour Mallarmé ou de l'affection pour Rimbaud? Valéry avait choisi son camp». Y. Bonnefoy, *À propos de Paul Valéry. Entretien avec Serge Bourjea*, 2006, in *L'Inachevable. Entretiens sur la poésie 1990-2010*, Paris, Albin Michel, 2010, p. 109. Cf. parmi les nombreux travaux consacrés par Y. Bonnefoy au poète de Charleville, *Notre besoin de Rimbaud*, Paris, Seuil, 2009.

(15) B. Marchal, *Hantise de Mallarmé* cit., p. 344.

poètes que Mallarmé»¹⁶. Dans cette prétérition est-il légitime de déceler, au nom du rapport de filiation qui le lie à Mallarmé, le nom de Paul Valéry? Dans un article intitulé *Apparentements et filiations*¹⁷, Bonnefoy revient sur la notion de filiation¹⁸ afin de la dégager – à son expérience – de l'emprise que peut exercer sur elle la fascination¹⁹. Et c'est, à ce propos, de Mallarmé et de Valéry qu'il va être question²⁰. Si les échos mallarméens chez Valéry, nombreux sinon massifs²¹ attestent, chez le cadet, le vœu de «revivre» de l'intérieur l'expérience de l'ainé, cette expérience, loin d'être une appréhension, est une simple «suggestion de réalité» métaphysique «où la finitude n'est plus». Une telle filiation faite d'échos et de leurres ne peut qu'aboutir, dit-il, à la compassion que le cadet éprouve envers son aîné face à un commun «sentiment de l'échec» alors que les deux ambitions restent opposées²². Ce que l'on peut remarquer d'emblée dans ce mouvement herméneutique quelque peu paradoxal, c'est que Bonnefoy, *tertium datur* dans la relation, d'un côté dissemble et même oppose le semblable; de l'autre travaille à absorber le dissemblable par une forme d'appréhension *hors temps* qu'il identifie avec la «compassion». Cette dernière, *tertium datur* elle aussi dans le système triangulaire ainsi établi, s'avère être l'étape incontournable dans la reconnaissance de l'Autre, comme Bonnefoy lui-même l'affirme dans *La présence et l'image*: «Mais cette dialectique du rêve et de l'existence, ce troisième terme, de compassion, au plus haut de la passion désirante, c'est, bien entendu, le plus difficile»²³. Ce n'est donc pas la filiation en tant qu'imitation du modèle – «répéter, imiter, décrire», comme Bonnefoy l'écrit dans *L'improbable*²⁴ – voire la lutte avec le modèle que le poète appelle de ses vœux; par ce combat seul, en effet, peut avoir lieu la réparation d'une carence substantielle de la parole une fois éteinte la fascination pour son modèle: «travail du négatif»²⁵ qui institue, dans la relation, l'expérience du manque à être. C'est bien cette expérience que Valéry, dans son «sommeil» – thème qui revient comme une «hantise» dans l'article en question²⁶ – nie à soi-même, instituant ainsi dans son être «une paix sans acte ni âme»²⁷. Car, au dire de Bonnefoy, «il n'y a pas chez Valéry de fascination profonde»: «il ne souffre pas assez du peu de réalité de son

(16) Y. Bonnefoy, *La hantise du ptyx* cit., p. 121. Cf. B. Marchal, *ibidem*.

(17) Id., *Apparentements et filiations*, in Id. (dir.), *La conscience de soi de la poésie*, Paris, Seuil, 2008, pp. 331-344.

(18) B. Marchal, *Hantise de Mallarmé* cit., pp. 336-337.

(19) «Mais toute influence même profonde n'est pas de cette nature [de la filiation], elle peut n'avoir été, chez le cadet, qu'une fascination pour des aspects de l'ainé qu'il n'a pas compris pour autant». Y. Bonnefoy, *Apparentements et filiations* cit., p. 337. Dans son discours de réception au Collège de France sous le titre: *La présence et l'image*, Bonnefoy rend compte de cette fascination initiale pour les poétiques de l'absence. Il y reviendra, comme nous le verrons plus bas, dans *L'inachevable* à propos de Valéry. Cf. Id., *La présence et l'image*, «Le Débat» 20, 1982/3, pp. 143-162.

(20) Cf. B. Marchal, *Valéry ou le cogito poétique: l'exemple de la Jeune Parque*, in *La conscience de soi de la poésie* cit., pp. 358-369.

(21) «C'est vrai qu'il y a entre les deux œuvres quelques reprises de vocabulaire qui montrent Valéry prenant à pelée dans le plus intérieur du rapport à soi de l'autre poète, comme s'il voulait le revivre». Y. Bonnefoy, *Apparentements et filiations* cit., p. 337.

(22) *Ibidem*. Sur cette opposition, Bonnefoy s'est également prononcé dans *L'improbable*. Y. Bonnefoy, *Paul Valéry*, in *L'improbable et autres essais*, Paris, Gallimard, 1992, p. 100.

(23) Id., *La présence et l'image* cit., p. 162.

(24) Id., *Paul Valéry* cit., p. 100.

(25) Id., *Apparentements et filiations* cit., p. 338. Voir *L'imperfection est la cime, Hier régnant désert*, in *Poèmes*, Paris, Gallimard, 1982, p. 139: «Il y avait qu'il fallait détruire et détruire et détruire | Il y avait que le salut n'est qu'à ce prix».

(26) «quelque chose d'archétypal, comme le font les animaux et les plantes, comme l'a désiré l'art grec, cette pensée qui dormait». Id., *Paul Valéry* cit., p. 101. Cf. la récurrence des mots: *dormir, dormeur, sommeil*, impliqués dans des figures de correction et d'insistance, *ibidem*, pp. 101-102.

(27) *Ibidem*, p. 100.

existence pour retourner contre elle la machine de l'illusoire»²⁸. Et ce n'est peut-être pas un hasard si, dans un autre article consacré au rapport entre Valéry et Mallarmé, Bonnefoy considère Valéry comme «le fils spirituel sans conflit de Mallarmé»²⁹.

Valéry ne suscite pas moins l'attention personnelle et critique de Jean Wahl³⁰, l'un des philosophes dont Yves Bonnefoy se sent le plus proche³¹. Comme Lévinas le rappelle dans *Noms propres*, Jean Wahl proposait de revenir au sens propre du mot «Absolu», qui signifie «séparé»³². Il n'y a, aux yeux du philosophe, que la séparation qui permette de reconstituer un rapport avec le monde de l'immanence:

[L'Absolu] C'est devenu l'idée de complet et d'englobant. [...] Ne faut-il pas revenir au premier sens? [...] Wahl cherche à retrouver cet absolu – séparé ou transcendant – dans l'intensité du senti, de la passion, de la poésie³³.

Ainsi, semble-t-il, chez Bonnefoy lecteur de Jean Wahl, c'est bien ce mouvement initiatique vers l'absolu qui a lieu par des étapes d'appropriation successives. Mouvement qui exige alors qu'on entreprenne un conflit mimétique et presque œdipique avec l'Autre. «Le duel est plus que juge», écrit Georges Blin à son sujet en se réclamant de *L'Ordalie*³⁴: «c'est une rencontre», un «seuil» monté contre lui-même³⁵.

3. Des poétiques en conflit: l'ombre de Valéry au Collège de France

C'est au nom de ce conflit enfin entamé en poésie contre l'Absolu métaphysique représenté par Valéry que Georges Blin accueille Bonnefoy au Collège de France pour qu'il y occupe, de 1981 à 1993, la chaire d'Études comparées de la fonction poétique³⁶. À partir de la dénomination de sa chaire, la polémique avec la chaire de Poétique qu'avait occupée Valéry de 1937 jusqu'à sa mort survenue en 1945 est ouverte: le discours de réception de Georges Blin, *Vers Yves Bonnefoy*, en atteste, qui accuse les défenseurs de l'absolu en poésie en même temps que la préposition:

(28) *Ibidem*, p. 103.

(29) Id., *Valéry et Mallarmé*, in J. Hainaut (dir.), *Valéry: le partage de midi*. «Midi le juste», Paris, Champion, 1998, pp. 59-72. Là où dans son article: *Bonnefoy, Valéry: une opposition de forme* (*ibidem*, pp. 53-57) Jean Hainaut s'attache à montrer les différences entre la conception poétique des deux intellectuels, Bonnefoy revient sur ce sujet dans *L'improbable*: «à l'occasion d'un colloque au Collège de France qui s'intitulait fort bizarrement "Valéry, Partage de Midi, Midi le Juste" j'ai [...] écrit un petit essai qui exprimait cette fois la sympathie que certains moments de la vie de Paul Valéry inspirent». Id., *Paul Valéry cit.*, p. 110.

(30) C'est à Jean Wahl que Bonnefoy remet en 1950 sa thèse sous le titre: *Kierkegaard et Baudelaire*, tel que le rappelle Georges Blin. G. Blin, *Vers Yves Bonnefoy*, discours d'invitation d'Yves Bonnefoy au Collège de France, in «Commentaire SA» 20, 1982/4, (pp. 683-687), p. 684.

(31) J. Wahl, *Sur la pensée de Paul Valéry* («Nouvelle Revue Française», 1^{er} sept. 1933), in *Poésie, pensée, perception*, Paris, Calmann-Lévy, 1948, pp. 77-93. Dans cet essai, Wahl situe Valéry parmi les penseurs les plus actuels.

(32) J. Wahl, *Poésie, pensée, perception cit.*, p. 253. Cf. E. Lévinas, *Noms propres*, Paris, Fata Morgana, 1976, p. 9.

(33) E. Lévinas, *Noms propres cit.*, p. 9.

(34) Y. Bonnefoy, *L'Ordalie, Hier régnant désert cit.*, pp. 137-138.

(35) G. Blin, *Vers Yves Bonnefoy cit.*, p. 686.

(36) Le projet et l'intitulé étant définis par le candidat et approuvés par le professeur qui a parrainé la candidature, Georges Blin, en l'occurrence, «craignait [...] que le mot "poétique" ne rappelle le nom de Paul Valéry, qui n'avait pas laissé un très bon souvenir au Collège de France». Cf. D. Combe, *Bonnefoy, Barthes et Valéry: la Poétique au Collège de France cit.*, p. 113. Cf. le témoignage de Bonnefoy: «Quand, dès que je fus à Paris, je vins écouter Valéry en ses dernières saisons au Collège de France, il n'y avait pas grand monde dans la salle». S. Bourjea, «Faut-il oublier Valéry?». *Entretien avec Yves Bonnefoy*, «Bulletin des études valéryennes» 100, sept. 2006, pp. 277-298. Ensuite repris sous le titre *À propos de Paul Valéry. Entretien avec Serge Bourjea*, 2006, in *L'inachevable. Entretiens sur la poésie cit.*, p. 106.

«vers» indique le mouvement qu'il s'agit d'entreprendre: «une pensée qui ne bloque pas les contradictoires dans une coïncidence mystique ni au stade de la "conscience malheureuse", mais qui les entraîne comme la marche est d'un pas à l'autre, dans l'œuvre et dans la vie»³⁷. Dans le discours de réception d'Yves Bonnefoy, intitulé significativement *La présence et l'image*, les deux notions s'affrontent, comme le titre lui-même en atteste. Après s'en être pris à la nouvelle critique, Bonnefoy se réclame en bonne et due forme de son prédécesseur. Sauf que, par une prétérition éloquente, il condamne Valéry à son ombre:

Mes chers collègues, je n'oublie pas que c'est dans cette salle que fut inaugurée, il n'y a pas cinquante ans, et avec quelle autorité, que redoublait l'évidence d'un sacrifice, cette idée que la poésie ne porte pas en ce qu'elle a de plus spécifique la capacité de la connaissance de soi; et qu'on ne peut donc en traiter qu'au prix d'une mise entre parenthèses, où ce que l'auteur prend au sérieux, si ce n'est parfois au tragique, disons le sentiment, les valeurs, est rendu sous les yeux d'un témoin algébriste et presque ironiste au statut de simple variable dans l'équation de l'esprit³⁸.

Anticipé par une prolepse allusive située dans une parenthèse, le nom de Valéry ne sort de l'ombre qu'en tant que maître reconnu de l'«exploration formaliste de l'écriture» à venir:

Mais lorsque Paul Valéry fut appelé dans cette maison à la première chaire de Poétique, il avait déjà décidé que le contenu du poème, que l'on disait trop facilement, c'est sûr, le cri véridique de la souffrance ou le pressentiment de secrets de l'être, n'est qu'un élément en somme formel dans une combinatoire, et ne vaut qu'à s'effacer presque dans la loi des mots révélée.

Une nouvelle filiation sans conflit allait prendre pied dans la mesure où «parmi les jeunes gens qui vinrent écouter Valéry, il y eut parfois Roland Barthes», lui qui «fit tant par la suite pour déconstruire l'effet de présence à soi, l'illusion de maîtrise d'une pensée, qui leurrent les écrivains dans leur moment d'invention»³⁹. Et c'est donc «cette controverse», «cette dispute parfois violente et secrètement angoissée» que l'écrivain entretient avec lui-même qui constitue la prémisse nécessaire de son discours «pour un enseignement plus propice à l'intellection de la poésie»⁴⁰. Ce combat propitiatoire que Bonnefoy engage au nom de la présence avec le poète de l'image a lieu par la reprise polémique du mot «poétique»⁴¹. Bonnefoy se servira significativement de ce mot programmatique pour qualifier la plupart de ses cours, dans une filiation polémique avec son prédécesseur. Il s'agira, à la fois, de ressembler et de dissembler de celui qui, comme lui, est poète, critique d'art, traducteur et critique de la traduction⁴². C'est à partir du moment où Bonnefoy est, à côté de Roland Barthes,

(37) G. Blin, *Vers Yves Bonnefoy* cit., p. 687.

(38) Y. Bonnefoy, *La présence et l'image* cit., pp. 143-144.

(39) *Ibidem*, p. 144. Sans «la moindre dépréciation de la pensée combattue», Bonnefoy accuse Roland Barthes d'avoir oublié la poésie, quitte à remarquer qu'avec *La Chambre claire* il en avait récupéré le sens. Cf. Id., *Le Degré zéro de l'écriture et la question de la poésie*, "Lettere Italiane", gennaio-marzo 2001, vol. 53 n. 1 (pp. 3-23), p. 5. Cf. Id., *Le Siècle où la parole a été victime*, Paris, Seuil, 2010, p. 169.

(40) Id., *La présence et l'image* cit., p. 145.

(41) Selon D. Combe, Bonnefoy «s'inscrit à son tour dans une lignée qui l'unit, bon gré mal gré, à Barthes et à Valéry» sous le signe de la «poétique», dont le mot figure d'emblée dans le programme de ses cours: «La poétique de Giacometti» (1981-1983), «La poétique de Shakespeare» (1983-1984), «La poétique de Mallarmé» (1991-1993). D. Combe, *Bonnefoy, Barthes et Valéry: la Poétique au Collège de France* cit., p. 112.

(42) Voir à ce sujet: N. Charest, *Traduction et art poétique, de Valéry à Bonnefoy*, "Tangence" 113 (2017),

l'anonyme spectateur des cours de Valéry au Collège qu'une première bifurcation s'annonce. À l'occasion du décernement du prix Nouvelle Vague en 1959 pour *Hier régnant désert* le poète, interviewé par "L'Express", revient sur la «déchirance» nécessaire que Valéry aurait ignoré: «La poésie est l'expérience même de cette tension, de cette déchirance irréductible entre l'existence concrète et le monde idéal et intemporel dans lequel on veut essayer de vivre. Mais Valéry a nié le premier de ces deux termes»⁴³. Dans la même interview, Bonnefoy situe en effet cette «déchirance» à l'origine même de leur rencontre, au Collège de France:

Je me souviens d'avoir assisté en 1944, quand je suis arrivé à Paris, à certains des derniers cours de Valéry au Collège de France. À mon grand étonnement, alors que je pensais qu'il allait parler de la place et de la fonction de la poésie dans l'existence de l'homme (c'est ainsi que j'entends une poétique), il parlait de la longueur idéale du poème et des règles de sa fabrication, comme si le poème était un objet et la poésie un artisanat. Je pense pourtant que nous avons l'immense chance de vivre dans une époque où, pour la première fois, les "règles" de la poésie ayant disparu, on peut pénétrer dans le domaine des lois profondes du langage où notre conscience peut prendre conscience d'elle-même et se formuler⁴⁴.

Il revient sur cette expérience initiatique en 1992 dans *L'Improbable*:

je me souviens de celui que j'écoutais au Collège de France en 1944, être si gracieux d'un esprit si délié, et pourtant si vain, forme décolorée comme les ombres de ses dialogues, eux-mêmes déjà des ombres. Et je pense qu'il fut dans notre temps le seul vrai poète maudit, à l'abri du malheur sans doute et de l'imagination du malheur mais condamné aux idées, aux mots (à la part intelligible du mot), faute d'avoir aimé les choses, et privée de cette essentielle joie mêlée de larmes qui arrache d'un coup l'œuvre poétique à sa nuit⁴⁵.

Par un renversement paradoxal de la tradition littéraire et de ses lois, «maudit» est donc, chez Bonnefoy proche de Rimbaud, celui qui renonce à la mission de la poésie en la prenant, pour ainsi dire, «par le dehors»⁴⁶, en la rêvant. L'ombre que Valéry essayait de dissiper à l'égard de Mallarmé se voyant ainsi condamné, comme on l'a vu, à l'opacité et à l'échec⁴⁷, il la posait, selon Bonnefoy, sur soi; l'ombre à laquelle «il a consenti»⁴⁸ pour avoir «méconnu le mystère de la présence»⁴⁹ est maintenant «portée» tout au long de sa mémoire⁵⁰. Taxant, dans ce même article, l'intellectuel de Sète

Miroirs de la poésie. Regards sur l'art poétique aux ^{xx}e et ^{xxi}e siècles, pp. 87-100 et D. Elder, *Paul Valéry et l'acte de traduire*, Paris, Garnier, 2019.

(43) *Entretien avec Yves Bonnefoy*, "L'Express" 444 (17 déc. 1959), pp. 34-36. https://www.lexpress.fr/culture/livre/1959-entretien-avec-yves-bonnefoy-prix-nouvelle-vague_2031868.html. Page consultée le 3 avril 2022. Cf. A. Gordon, *Bonnefoy and "la conscience dans les pierres"*, "Dalhousie French Studies", vol. 1 (oct 1979) (pp. 75-94), p. 78.

(44) *Ibidem*. Cf. A. Gordon, *Bonnefoy and "la conscience dans les pierres"* cit., pp. 77-78.

(45) Y. Bonnefoy, *Paul Valéry* cit., p. 104. Cf. l'émission de France Culture, 24 janv 2022: "Il faut oublier Paul Valéry": la charge poétique d'Yves Bonnefoy, <https://www.franceculture.fr/emissions/la-pièce-jointe/il-faut-oublier-paul-valéry-la-charge-poétique-d-yves-bonnefoy>, consulté le 2 avril 2022. Cf. aussi C. Vogel, «Et je pense qu'il fut dans notre temps le seul vrai poète maudit...» cit.

(46) «Expression de ce dehors est l'article déterminatif, qui impose une loi sur les choses, même les plus baignées de lumière: "la mer et l'olivier et le vent"», signifiant la «distance du mot et de cette chose réelle». Y. Bonnefoy, *Paul Valéry* cit., p. 100.

(47) Id., *Apparements et filiations* cit., p. 337. Cf. *À propos de Paul Valéry* cit., p. 112.

(48) Id., *Paul Valéry* cit., p. 104. Le mot revient à plusieurs reprises dans l'article pour évoquer, à côté du thème du sommeil, l'idée de la mort qui gît dans le royaume des Idées.

(49) *Ibidem*, p. 100. «Le dormeur est une ombre, lui qui ouvre sa porte aux ombres» (p. 101).

(50) «Que nous reste-t-il de Valéry ? [...] L'ombre portée, dans quelques poèmes, de la malédiction que j'ai dite». *Ibidem*, p. 104.

d'apostasie⁵¹ face à la poésie qui, elle, est une forme d'attachement presque religieux au monde d'ici-bas⁵², Bonnefoy lance son défi à l'aîné par la célèbre injonction (qui, comme toute injonction, est une arme de combat): «nous avons à oublier Valéry»⁵³. C'est Michel Deguy, compagnon de route d'Yves Bonnefoy en poésie⁵⁴, qui le relève, ce défi, par personne interposée réagissant, en valéryen, par l'énième renversement polémique. Dans une conférence prononcée le 21 juin 2016 à l'ancienne Bibliothèque nationale à l'occasion de la parution du tome XIII des *Cahiers* de Paul Valéry chez Gallimard avec sa préface, Deguy répond par la négative à l'injonction de Bonnefoy: «Non, je n'ai jamais "oublié" Valéry...»⁵⁵. C'était, rappelle-t-il à propos de ce dernier,

en tant que *poète* qu'il était *élu* au Collège de France à une chaire de *poétique*, c'est en poéticien que de plain-pied avec les intelligences et les pouvoirs il se faisait entendre. Pour la dernière fois donc la *poétique* était au cœur du *Débat*, de la gigantomachie idéelle (idéologique, si vous préférez) du Temps (et ce n'est pas la position, la place singulière admirable de Bonnefoy qui invalide cette «rétrospection» comparative).

4. La poésie en péril

Dans le cadre d'une "hégémonie culturelle" encore reconnue à la poésie, dont Valéry témoignerait avec sa *présence* au Collège de France, la position de Bonnefoy – mise, elle aussi, entre parenthèses – fait état d'une concession partielle et passagère. Car, aux yeux de Deguy, la fin historique de la reconnaissance institutionnelle de la poésie est, désormais, annoncée. Deguy a bien saisi, à nos yeux, cette périlante position de Bonnefoy: qui est de prendre la place, *malgré lui*, de quelqu'un qui avec ses «mauvaises pensées»⁵⁶ parlait, dans cette année 1944 où allait bientôt se terminer sa vie, déjà dans l'ombre. C'est, d'ailleurs, ce qui est dit entre les lignes dans l'interview citée plus haut: «Je pense pourtant – note Bonnefoy – que nous avons l'immense chance de vivre dans une époque où, pour la première fois, les "règles" de la poésie ayant disparu, on peut pénétrer dans le domaine des lois profondes du langage où notre conscience peut prendre conscience d'elle-même et se formuler». Ne s'agissait-il pas en effet du moment même, incarné par Valéry, où la poésie n'avait pas *encore* besoin de négocier son statut, et qu'elle se représentait alors, aux yeux de son successeur, en tant que pur «mandarinat intellectuel»⁵⁷? C'est ce que le même Bonnefoy avoue plus tard, dans son interview avec Serge Bourjea, à propos des dernières années de Valéry au Collège: «Je ressens, et je ressentais déjà, que la poésie est en péril»⁵⁸. Ce qui demande, justement, un «projet de réflexion sur la poésie»; autrement dit, une

(51) *Ibidem*, p. 104: «dans cette instauration Valéry est l'apostat». Sous le titre *Paul Valéry l'apostat* Bonnefoy avait publié ce même article dans "Les Lettres Nouvelles" 63, sept. 1958, pp. 234-239. Bonnefoy réagissait alors contre Maurice Saillet et d'autres critiques qui avaient rapproché Douve (1953) de *La Jeune Parque*. Sur ce rapprochement, cf. *À propos de Paul Valéry* cit., pp. 113-124.

(52) «Nous avons à vouloir que la forme soit orante, la neuve orante au visage cette fois libre [...] au delà des théologies». Id., *Paul Valéry* cit., p. 105.

(53) *Ibidem*.

(54) M. Deguy, *Poèmes et tombeau pour Yves Bonnefoy*, Paris, La Robe Noire, 2017. Cf. Id., *Préparatifs pour un tombeau d'Yves Bonnefoy*, "Europe" 1067, mars 2018, *Yves Bonnefoy*, pp. 236-246. Dans *Yves Bonnefoy & Baudelaire* (in *Yves Bonnefoy. Poésie et dialogue* cit., pp. 197-203), Deguy compare leurs deux différentes attitudes devant Baudelaire.

(55) M. Deguy, *Présentation-Valéry*, "Po&sie", 21 juin 2016, <https://po-et-sie.fr/chroniques/valery/>, consulté le 2 avril 2022.

(56) *Ibidem*.

(57) Cf. A. Gordon, *Bonnefoy and "la conscience dans les pierres"* cit., p. 77.

(58) Y. Bonnefoy, *À propos de Paul Valéry* cit., p. 107.

«poétique». S'il est certain que Valéry nous a appris à mettre la présence de l'être au monde «en situation», la positionnant sur ce «plan incliné» de l'histoire qui penche inéluctablement vers la fin de sa course pour, ensuite, reprendre son essor⁵⁹, cette trajectoire n'est-elle pas le signe même, transhistorique, de la présence à soi des hommes et des époques à différents moments, dans sa transfiguration permanente? C'est autour de cette «refonte» du sujet, personnel ou historique – ou mieux autour de la manière dont ce dernier se ressaisit, se replace, dans la perte de l'histoire⁶⁰ – que pourrait, tout d'abord, s'articuler la question de la relation entre Bonnefoy et Valéry: tel que l'atteste, du moins, le constant repositionnement de Bonnefoy face à son aîné.

5. *L'inachevable: repositionnements, réparations*

Dans *L'improbable* une apostille annonce, chez Bonnefoy, la nécessité de revenir sur son «travail du négatif» et de le réarticuler dans l'ordre du positif, transmuant ainsi l'accusation d'apostasie en témoignage de dévouement:

Ai-je «critiqué» Valéry? J'ai l'ai pris au sérieux, me semble-t-il, c'est un honneur que l'on ne peut faire qu'à un bien petit nombre d'écrivains⁶¹.

Ce sont, en effet, les auteurs «critiqués» qui «existent *en nous*»:

Nous avons à lutter contre eux, comme nous avons à choisir, et aux fins d'être. C'est une lutte privée. C'est peut-être un pari, dans le sens un peu grave que l'on a donné à ce mot⁶².

Dans une rare cohérence entre l'acte poétique et l'acte critique, Bonnefoy rend compte, en poésie, de ce mouvement tripartite entre la fascination, la lutte et la réparation. Valéry est rabaisé, humilié, pour qu'il puisse enfin accéder à la présence qu'il avait simplement soupçonné:

Aimer la perfection parce qu'elle est le seuil,
Mais la nier sitôt connue, l'oublier morte⁶³

Est-il légitime, finalement, de voir dans ce combat herméneutique avec la perfection incarnée par Valéry l'«ordalie» chère à Bonnefoy, «lutte privée», comme il la qualifie, par laquelle le sujet lui-même «se décide»⁶⁴?

Il y avait
Qu'une voix demandait d'être crue, et toujours

(59) Sur la définition du «plan incliné» de l'histoire, cf. P. Valéry, *Tel Quel*, Paris, Gallimard, 1943, p. 205.

(60) «nos intuitions sont constantes, ce n'est que leur conscience de soi qui change, par acquisition des moyens qui élargiront et approfondiront leur visée, et voici donc ma pensée, d'à présent mais aussi de ces lointaines années». Voir aussi plus loin: «Il est dangereux, j'y reviens, de croire pouvoir se remémorer correctement ce que l'on a eu en esprit à un moment de sa vie, surtout si celui-ci est lointain. On risque de substituer à ce qu'alors on estimait vrai son refaçonnement par les idées plus tard». Y. Bonnefoy, *À propos de Paul Valéry* cit., p. 107 et p. 121.

(61) Id., *Paul Valéry* cit., p. 105.

(62) *Ibidem*.

(63) Id., *L'imperfection est la cime* cit., p. 139.

(64) Cf. *À propos de Paul Valéry* cit., p. 115: «Le débouché dans un espace non plus physique mais intérieur où se savoir mortel – qui est tout aussi bien se reconnaître, se décider, absolu – [...] ce que j'essaie de signifier, de façon certes jamais bien satisfaisante, avec le mot “présence”»

Elle se retournait contre soi et toujours
Faisait de se tarir sa grandeur et sa preuve⁶⁵.

Toujours est-il que Valéry existe, tel que l'atteste l'italique, *en lui*, permettant à Bonnefoy de «dire coupable»⁶⁶ la beauté, et de mener ainsi à terme un processus que Valéry avait entamé:

Tête complète et parfait diadème,
Je suis en toi le secret changement⁶⁷.

Dans l'interview avec Serge Bourjea évoquée plus haut⁶⁸, Bonnefoy revient, avec le questionnement incessant qui lui est propre, sur les «raisons» de cette «mise à mort» de Valéry. Cette fois l'initiateur, le sollicitateur du combat est le valéryen en question, qui ne manque pas de reprendre polémiquement les accusations de Bonnefoy, les qualifiant de «sévères», de «terribles» et d'«implacables»⁶⁹. Bonnefoy souhaite y répondre, justement, «en reparcourant beaucoup de [s]a vie», tout en éprouvant à cette date «encore bien des réserves à l'égard de cet indéniable grand écrivain»⁷⁰. Et c'est bien sur cet adverbe si cher à Yves Bonnefoy⁷¹ – *encore* – que notre attention se focalise, car le combat herméneutique reste à jamais ouvert, comme la poésie qui «est une tâche à jamais inachevable»⁷²:

«Il nous faut oublier Valéry?» Voilà qui signifiait, je n'en doute pas plus que vous, que c'était à moi, tout le premier, que je demandais d'oublier l'auteur du «Cimetière marin». Et tout autant c'était avouer que je n'y parvenais pas⁷³.

6. *L'amour dénié*

«Et pourquoi – se demande-t-il – cette difficulté à «oublier»? Parce que, dès la première rencontre, j'avais accordé une extrême importance à Paul Valéry, et non sans [...] des raisons même très personnelles. Il y avait des poèmes de lui que j'étais fait pour aimer»⁷⁴. Ce sont, justement, les poèmes où «pour une fois apparaît dans toute sa force créatrice l'émotion dont était capable cet homme qui a toujours voulu avancer masqué» en laissant percevoir, derrière son *larvatus prodeo* cartésien, «un peu de l'être réel». Et donc, «il fallait se rebeller contre Valéry parce qu'il était de ceux qui

(65) Id., *L'Ordealie* cit., p. 137.

(66) «Celle qui ruine l'être, la beauté | Sera suppliciée, mise à la roue, | Déshonorée, dite coupable, faite sang | [...] | Ô piétinée sur toute route et traversée, | Notre haut désespoir sera que tu vives, | [...] | Notre désir pourtant étant ton corps infirme, | Notre pitié ce cœur menant à toute boue». Id., *La Beauté, Hier regnant* désert cit., p. 136.

(67) P. Valéry, *Le Cimetière marin*, Œuvres I, éd. J. Hytier, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1957, p. 149. «Mais j'ai subi autant que quiconque la fascination du «Cimetière marin», dont je connais toujours par cœur de nombreuses strophes». Y. Bonnefoy, *À propos de Paul Valéry* cit., p. 103.

(68) Y. Bonnefoy, *À propos de Paul Valéry* cit. Cf. n. 37.

(69) *Ibidem*, p. 102. L'adjectif «implacable» revient significativement deux fois sous la plume de S. Bourjea dans l'espace de quelques lignes.

(70) *Ibidem*, pp. 102-103.

(71) Cf. Id., *Rimbaud, encore*, in *Le Nuage rouge*, Paris, Mercure de France, 1992; *L'Encore aveugle*, Ferrare, Festina Lente, 1997; *Ensemble encore*, Paris, Mercure de France, 2016.

(72) Id., *Hofmannsthal et la poésie*, in *Yves Bonnefoy, Poésie et dialogue* cit. (pp. 683-711), p. 686.

(73) Id., *À propos de Paul Valéry* cit., p. 103.

(74) *Ibidem*.

auraient pu aider à la poésie, et combien! au lieu d'essayer de la détruire⁷⁵. L'archéologie de ses rencontres avec Valéry que Bonnefoy retrace ici en revenant à ses débuts poétiques ne fait, nous semble-t-il, que confirmer ce que nous venons de suggérer: les trois phases détectées jusqu'à présent sont, en effet, à nouveau décelables dans l'espace de ce témoignage. Ayant découvert la poésie de Valéry dès ses seize ans au lycée⁷⁶, la «ferveur» qui naquit de l'admiration d'une profondeur, en raison des «diverses strates qui se perdaient dans la profondeur de la phrase», ne fut point amortie, quoique un moment questionnée, par le dédain à l'égard de Valéry qu'avait manifesté son professeur⁷⁷; ensuite, malgré la concurrence momentanée du surréalisme, sa «fascination» pour celui qui «avait souci des régions obscures de la parole»⁷⁸ ne fut pas entachée; elle lui suggérait la nécessité d'une «pensée sur la poésie»⁷⁹ au moment où, comme on l'a vu déjà, il ressentait «que la poésie est en péril»⁸⁰. En vue de «lutter contre ce péril» il s'agissait d'abord de «comprendre les événements qui ont lieu dans la parole à l'état naissant», nous permettant «d'y reconnaître l'obstacle à éviter et la voie à prendre»⁸¹. Valéry, ce Père putatif qui lui montrait la voie – d'où la fascination – n'avait pas moins, comme on l'a vu, «choisi son camp», celui de la révérence (pour Mallarmé) au détriment de l'affection (pour Rimbaud)⁸². Alors que c'était justement le parti pris si radical de Valéry qui retenait l'attention «de même ceux qui étaient de l'autre parti», dans la mesure où il aidait ses adversaires «à se mieux comprendre»⁸³, l'élève Bonnefoy, trahi dans ce qu'il aimait le plus, s'est tourné vers les maîtres de l'affect: Wahl, Chestov... en engageant ainsi «sa lutte privée» avec le Père dénié.

7. «Là où retombe la flèche»: l'ennemi comme bienfaiteur

Au moment où a lieu cette prise de parole, à savoir cinquante ans plus tard par rapport au moment où la fascination le cède au défi, voici la synthèse qui compose les deux sentiments contraires, également insuffisants. Et, avec la compréhension, voici la compassion et la réappropriation de l'Autre, accompagnées de sa palinodie: «J'ai péché alors par simplification de mon objet de pensée, le besoin de me révolter contre Valéry me rendant aveugle à la complexité de son être»⁸⁴. En «lecteur plus attentif et affectueux», Bonnefoy perçoit maintenant, derrière le masque dont se parait Valéry, «les signes d'une inquiétude»⁸⁵ et même d'une colère tardive apte à montrer la passion de Valéry pour la poésie⁸⁶:

(75) *Ibidem*, p. 104.

(76) *Ibidem*, p. 105.

(77) «Un jeune normalien [...] nous les avait lues [...] avec un sourire de dédain, terminant par ce commentaire qui m'est resté: "Le plus triste, c'est qu'il a voulu dire quelque chose"». *Ibidem*, p. 105.

(78) *Ibidem*, p. 107.

(79) Cf. Id., *La Conscience de soi de la poésie* cit.

(80) Id., *À propos de Paul Valéry* cit., p. 107.

(81) *Ibidem*, p. 108.

(82) *Ibidem*, p. 109.

(83) *Ibidem*.

(84) Voir plus loin: «En effet, je n'ai pas assez approfondi, à travers toutes ces années, ma connaissance de l'œuvre – de la parole – de Valéry. [...] Je me suis replié sur quelques textes, comme si je voulais réduire cette vaste présence humaine à ce dont j'avais besoin pour avoir raison contre lui». *Ibidem*, p. 125.

(85) *Ibidem*, p. 110.

(86) *Ibidem*. Il est ici question d'un essai d'Émilie Noulet sur Mallarmé censé avoir trahi la mémoire du Maître.

Oui, touchante contradiction de voir ainsi l'affection tenter de prendre le pas sur l'admiration, le regard du sentiment sur celui de l'intellect⁸⁷.

Et voici donc Yves Bonnefoy «retomber là où Mallarmé, et Valéry avec lui, voulaient passionnément ne pas être»; là, pour le dire avec ses propres vers, «où retombe la flèche»⁸⁸:

L'amour m'enfante et la flèche me tue!⁸⁹

La «valeur exemplaire» que Bonnefoy reconnaît maintenant à Valéry est d'«aider [...] à penser, à chercher, à être»:

Je lui reconnais cette place majeure qu'assure [*sic*] en poésie plus qu'en toute autre activité de l'esprit les grandes contradictions quand elles sont assumées⁹⁰.

En ceci, avoue-t-il, «Valéry m'intéresse» (comme Claudel ne le fait pas)⁹¹.

Dans la conférence évoquée plus haut, Deguy se souvient, à propos des joutes étudiantes entre «valéryens» e «claudéliens» du sens profond de ces initiations:

«Contre» [...], ai-je dit ? Mais j'eusse mieux fait de dire *avec*, [...] – contre est toujours *avec*, comme le permet le régime de ce verbe, car ces joutes nous infusaient en même temps la poétique des «rivaux»⁹².

En poésie comme en amour, pour citer Proust, «notre rival heureux, autant dire notre ennemi, est notre bienfaiteur»⁹³. Par l'«étrange lutte intellectuelle» que Valéry recommandait⁹⁴, et qu'il relève, Bonnefoy aide par voie paradoxale Valéry, qui «ne voulait pas savoir la mort»⁹⁵, à être, comme lui, l'«inachevable»: «on est le fils de son enfant – écrit-il dans *La Rue Traversière* – c'est tout le mystère»⁹⁶.

8. L'ordalie comme anamnèse: pour mieux comprendre

Dans *Le Graal sans la légende* Bonnefoy évoque un épisode du deuxième cycle du Graal repéré chez Thomas Malory, où il est question de deux frères qui, ne se reconnaissant pas, s'entretuent⁹⁷. «Il est clair», commente-t-il, «qu'une part essentielle de la vérité de la vie fait ici surface, avec de grands signifiants – les deux épées, les dehors trompeurs, les hasards au service d'une apparente fatalité – pour aider quelque peu à la comprendre!». Et ce, avec le pressentiment «que ce combat, ces deux morts, cette mutuelle reconnaissance finale, c'était l'autre part, ailleurs censurée, de la pensée de la poésie»⁹⁸. Là où la première épée, «la plus ancienne», c'est «cette chose en somme

(87) *Ibidem*, p. 112.

(88) Id., *Là où retombe la flèche*, Paris, Mercure de France, 1988.

(89) P. Valéry, *Le Cimetière marin* cit., p. 151. Cf. à ce sujet M. Landi, *La freccia scoccata. Il rituale fotografico di Henri Cartier-Bresson secondo (Valéry, Barthes) Bonnefoy*, in A. Dolfi (dir.), *Letteratura e Fotografia*, I, Roma, Bulzoni, 2007, pp. 77-130.

(90) Y. Bonnefoy, *À propos de Paul Valéry* cit., pp. 124-125.

(91) «Je l'admire, mais de loin: je n'y pense pas». *Ibidem*, p. 125.

(92) M. Deguy, *Présentation-Valéry* cit.

(93) M. Proust, *Le Temps retrouvé*, Paris, Gallimard, 1990, p. 212.

(94) P. Valéry, *Avant-propos à la connaissance de la déesse*, in *Œuvres I* cit., p. 1271.

(95) Y. Bonnefoy, *À propos de Paul Valéry* cit., p. 118.

(96) Id., *Rue Traversière*, in *Rue Traversière et autres récits en rêve*, Paris, Gallimard, 1992, p. 95.

(97) Id., *Le Graal sans la légende*, Paris, Galilée, 2013, p. 77.

(98) *Ibidem*, pp. 77-78.

quelconque mais qui peut grandir, s'universaliser, se charger d'être, quand on la met au service des causes qui gardent la société à sa conscience de soi» – le signe, en somme, d'un devenir possible de la conscience de soi de la poésie – la seconde épée «c'est la grande épreuve»: «Accepter de la rendre après avoir su la dégainer aurait démontré que l'on est digne, qu'on a entendu son message»⁹⁹. Contre la «terre gaste» où vit, sans le savoir, le premier frère, le second découvre, par cette épreuve, «ce rapport à soi d'un être au plus intense de son alarme»¹⁰⁰. Leur antagonisme était dû, comme il croit le voir maintenant, à l'impossibilité «pour l'un et pour l'autre de prendre pied dans une langue commune»¹⁰¹: l'un, «aveuglé contre son frère», l'autre «pourant son autre lui-même»¹⁰², méconnaissaient au même titre ce fait, qu'«il n'y a de réalité que dans le rapport qu'entretiennent entre elles des existences».

Que de raisons, certes, pour une méconnaissance mutuelle! Ce moi qui, échafaudement de représentations toutes irréelles, construction d'un monde qui n'existera qu'en image, ne peut partager le regard de cet autre qui n'a d'yeux que pour sa réalité, qui est finitude!¹⁰³.

Je crois vraiment – poursuit Bonnefoy –

qu'il y a cinquante ans j'ai compris comme je le fais maintenant l'histoire [...], d'abord les deux épées, le coup douloureux, puis le combat des deux frères. Toutefois il me fallut beaucoup de temps [...] pour expliciter, peu à peu, les pensées que j'ai formulées dans cet exposé¹⁰⁴.

Entre le «moi conceptuel» et le «je averti de la finitude» y avait-il finalement «une fracture sans rémission»¹⁰⁵?

Ou bien n'avais-je pas projeté sur un texte assurément singulier une pensée qui était déjà en moi, une préoccupation que j'avais donc, une *hantise* peut-être même, ce qui, du coup, pouvait signifier un intérêt fasciné pour ce problème de la fracture?¹⁰⁶

Certes, conclut-il, ce ne fut pas «la recherche historique et philologique qui m'aurait permis de préciser, voire d'infirmer, mes idées», voire «le combat de celui qui se veut poète et de son double»: «le “chevalier du deuil”, le démon secret “jamais enseveli” eurent, se glissant dans les mots de ma propre vie, à exposer les significations qu'ils avaient effectivement pour moi». «J'ai eu besoin de la poésie [...] pour y voir plus clair [...] sur les contradictions qui s'éveillent chez ceux qui se désirent poètes, lesquels risquent alors de tomber dans toutes sortes de pièges»¹⁰⁷.

MICHELA LANDI
Università degli Studi di Firenze

(99) *Ibidem*, pp. 84-85.

(100) *Ibidem*, p. 88.

(101) *Ibidem*, p. 90.

(102) *Ibidem*, p. 89.

(103) *Ibidem*, pp. 90-91.

(104) *Ibidem*, p. 99.

(105) *Ibidem*, pp. 99-100.

(106) *Ibidem*, p. 100.

(107) *Ibidem*, pp. 101-102.